

Autour du bisse

Pour une problématique globale

Bernard CRETZAZ

Les remarques qui suivent, regroupées sous un titre un peu prétentieux, doivent être lues dans un sens précis. Un rassemblement autour du bisse de chercheurs et de curieux, si variés et si différents par leurs disciplines et leurs préoccupations, m'a fait faire un rêve... de chercheur. Je me suis dit : peut-être, cette fois-ci, pourrions-nous échapper à notre éternelle tentation de travailler dans notre coin, avec l'obsession de nos terrains exclusifs et de nos monographies spécialisées ? Peut-être pourrions-nous, par des démarches de traverses et de transversalités, construire ensemble, comme lieu d'hypothèse pour d'ultérieures recherches sur le terrain, une double problématique globale : celle du bisse tout d'abord et, à partir d'elle, celle d'une société spécifique de montagne qu'obscurément, les uns et les autres, nous tentons de décrypter. En termes naïfs, et pour ma modeste part, je me suis dit : à mon essai sans cesse repris de formulation d'une problématique montagnarde, que vient apporter comme éclairage la dimension de l'eau en général et celle du bisse en particulier ? J'ai donc baigné mon approche globale dans l'eau du bisse et je livre ici quelques essais de chercheur, nés de cette perspective aquatique, dans ce va et vient d'une déconstruction de nos perceptions premières et d'une construction théorique nouvelle.

Déconstruction de la mémoire, du regard...et des sources

Nous voici donc « mobilisés » autour du bisse ! Quel est le sens de cette mobilisation et en quoi conditionne-t-elle notre approche ? Par le passé, les chercheurs n'aimaient pas beaucoup se poser cette question, désirant attribuer leurs préoccupations nouvelles au seul progrès de leur savoir. Mais nous savons bien aujourd'hui qu'il n'en est rien, que le chercheur s'inscrit sur fond d'une pratique sociale et collective et qu'il lui faut déconstruire celle-ci s'il veut s'accorder un peu d'objectivité. Je pense, pour ma part, que la mobilisation actuelle autour du bisse est due à trois niveaux d'intérêts : écologique, touristique, scientifique. L'intérêt écologique, ici, peut être double : célébrer la nostalgie de la *bonne eau* et de la *belle vie* communautaire du bisse face à la *mauvaise eau* et à sa *mauvaise* gestion actuelle ; assurer une gestion de l'environnement avec un bisse-agent, découvreur de nature et site à protéger.

L'intérêt touristique est évident : il s'agit de vendre médiatiquement le bisse, lieu de promenade, d'isolement, de découverte, de tourisme doux. Quant aux chercheurs, eux, ils aimeraient bien profiter de ces intérêts nouveaux pour commencer ou renouveler l'approche d'un terrain un peu délaissé, mais qui, par son originalité, pourrait se révéler d'une richesse particulière, surtout pour l'histoire des techniques.

Cette mobilisation autour du bisse se produit autour d'une visibilité et d'un paysage profondément bouleversé depuis le temps où les bisses étaient vivants. Ce bouleversement conduit à privilégier le bisse-amont (le grand canal) au détriment du bisse-aval (les rigoles de répartition de l'eau dans les prés). Et à leur tour, l'écologie et le tourisme amplifient ce bouleversement: *on héroïse et emblématise* là-haut un bisse spectaculaire au détriment d'un bisse d'en bas, souvent disparu en raison de l'urbanisation, lieu autrefois de l'arrosage et d'une vie quotidienne dense. Et cette coupure du bisse se répercute jusque dans notre regard, dans nos sources et dans nos archives, avec le risque grave de laisser se perdre le trésor de la tradition orale et de la mémoire vivante, qui seules souvent peuvent faire parler le bisse d'en bas. Or, pour nous chercheurs, il est capital de relier l'amont et l'aval du bisse si l'on veut réellement comprendre ce que le bisse signifiait et si l'on veut, sur le plan méthodologique, faire dialoguer les données de la mémoire avec celles de l'histoire.

Pour prendre la mesure de cette coupure entre le bisse-amont et le bisse-aval, il faut bien voir qu'elle ne date pas d'aujourd'hui, mais qu'elle s'enracine dans ce moment où la modernité s'empare du *traditionnel* dans un double mouvement: de le moderniser et d'emblématiser des restes de l'ancien pour bricoler un sens surajouté. Et sur ce point, quel bel exemple que celui du bisse qui vient compléter ce que nous savions de la modernité face aux fêtes, aux costumes, aux objets, aux récits, à tout le folklore: modernisation technologique et bricolage des restes, pour produire le mythe d'un canton tout à la fois moderne et fidèle à ce Vieux-Pays dont on fabrique le concept. Alors voici un rappel sommaire du bisse *produit* moderne et du bisse-reste signe du Vieux-Pays, lui-même produit par cette dialectique de modernisation et d'archaïsation.

Il y aurait de passionnantes enquêtes à faire sur la façon dont les *voyageurs* des Alpes parlent du bisse du XVIe au XXe siècle. Disons que ces témoignages préparent l'éclosion d'un thème promis à un large succès: le génie du peuple des Alpes affronté aux duretés impitoyables d'une terre pauvre et ingrate et qu'il a réussi à rendre fertile.

Ainsi Schiner en 1812:

«Les habitants du Valais devenus industriels par nécessité, commencent à cultiver tous les lieux susceptibles de culture, ils défrichent les broussailles et les forêts pour en former des prés et des champs, mais leurs plus grands travaux sont pour la construction et l'entretien des aqueducs, appelés en allemand *die berg wasserleiten*; car non seulement ils arrosent les prés et les jardins, mais encore presque toutes les vignes, ce qui ne se pratique guère ailleurs. Ils conduisent ces eaux destinées aux arrosements, d'une distance quelquefois de cinq lieues, à travers les montagnes et les rochers qui offrent de toute part des précipices sans fond. Les Valaisans sont, sous ce rapport, d'une industrie presque incroyable; ils font de grandes dépenses, et souvent exposent leur vie pour humecter leurs possessions trop situées aux rayons ardents du soleil. Ils se suspendent à des hauteurs épouvantables par des frêles cordes, et taillent, ainsi suspendus, des longs canaux dans le roc et y pratiquent des trous destinés à recevoir des bras de fer sur lesquels reposent des canaux propres à conduire l'onde jusque dans les sols altérés. Voilà la raison pourquoi ce pays, quoique étroitement situé entre deux chaînes de montagnes immenses, ne le cède point aux autres voisins sous le rapport de la fertilité.»¹

Voici encore Bridel en 1820 :

«Les prairies du fond et des flancs des grandes vallées rapportent un foin composé des meilleures graminées ; des fourrages artificiels, trèfles, luzernes, sainfoins, depuis peu introduits, augmentent ces richesses champêtres ; mais ces prairies souffrent souvent de la sécheresse ; et pour les arroser, on a fait à grand frais, surtout dans le Haut-Valais, des canaux, appelés Bisses, qui amènent les eaux de bonnes sources et de petits lacs, souvent à deux ou trois lieues de distance, au travers des rochers et des précipices, quelques fois d'un des flancs d'une vallée à l'autre : quelques uns de ces aqueducs, soutenus par des crampons de fer le long des abîmes, sont d'une hauteur et d'une hardiesse qui frappent l'observateur.»²

Mais, quel que soit l'intérêt de ces témoignages, le *moment épistémologique* nouveau face au bisse me paraît être dévoilé dans la seconde moitié du XIX^e siècle, plus précisément en 1871. Cette année-là se tient à Sion une *solennité agricole*, le concours organisé par la Société d'agriculture de la Suisse romande. Cette manifestation est d'une importance capitale sur un point au moins de l'histoire valaisanne : à cette occasion a été officiellement reconnue la valeur des petites races bovines de montagnes et, parmi elles, la race d'Hérens, seule véritable race pure qui reçoit son certificat de survie et d'officialité cantonale.



Bisse du Roh, passerelle des amours, vers 1940 (Charles Paris)

Cependant la foire de Sion revêt une signification plus large, en constituant une exhibition de ce que toute la modernisation agricole peut offrir pour l'élevage, l'industrie laitière, les cultures diverses, les machines et l'outillage agricoles. Le visiteur peut ainsi s'initier aux modernisations. Et, en plus, l'exposition laisse apparaître des éléments traditionnels bricolés qui font jour dans le sens de l'archaïsation.

Ainsi, à l'entrée de l'exposition, l'effet de pittoresque est garanti :

« A l'entrée, deux chalets placés des deux côtés du portail, servaient, l'un de corps de garde pour la troupe chargée de la police pendant l'exposition, l'autre de bureau pour le comité et la commission locale.

» Une jolie pièce d'eau, placée en face de l'entrée, qu'entouraient des blocs de pierre représentant les nombreux type minéralogiques du Valais, séparait les deux spacieuses allées qui menaient aux hangars, abritant l'exposition des produits. Au milieu se développait un vert et fin gazon anglais orné de beaux massifs de géraniums et de balisiers.

» Cette élégante disposition, nouvelle dans nos concours, était d'un excellent effet et dès l'abord impressionnait favorablement le visiteur. Nous la signalons ici comme une heureuse innovation faisant le plus grand honneur au bon goût valaisan et nous en recommandons l'adoption à l'avenir partout où la chose sera possible. »³

Mais le lieu de l'exposition où le moderne et le pittoresque archaïsant se donnent ensemble avec le plus d'éclat se trouve au terme de la visite. Là se dévoile une véritable petite merveille qui concerne les bisses.

« Enfin, deux spécialités, toutes valaisannes, attiraient les regards et excitaient au plus haut degré l'intérêt; nous voulons parler des *bisses* et d'un modèle de correction des eaux du Rhône, présenté par le département des ponts et chaussées du Valais et mettant en lumière, avec la plus grande évidence, les avantages du système actuel, adopté pour mettre un terme aux dévastations du Rhône et rendre à la culture les nombreux terrains désolés par les trop fréquents débordements de ce fleuve, à la fois ami et ennemi. Ce modèle, parfaitement exécuté et sur une échelle assez vaste pour qu'on pût se rendre compte très exactement des effets de l'inondation que l'on pouvait simuler, des ravages causés par les torrents des montagnes, et des moyens d'y remédier, a enchanté plus d'un visiteur et fait sourire plus d'un Valaisan défiant, tout en laissant à d'autres l'occasion de reconnaître la bonté du système adopté et la possibilité d'en constater la pleine efficacité. Rien de plus ingénieux et rien de mieux imaginé pour familiariser le public avec cette intéressante question. Nous devons à l'obligeance de M. de Stockalper, ingénieur cantonal, et à M. de la Pierre, commissaire général de l'exposition, les détails qui suivent, dont une partie aussi est empruntée à l'excellent mémoire présenté par M. Blotnitzki. »⁴

Les explications que donne l'expert-visiteur de la Société d'agriculture de la Suisse romande face à cette miniature sont tout entières consacrées aux bienfaits de la modernisation. Il loue les effets de l'endiguement du Rhône et il donne une description des bisses où l'émerveillement et les notices historiques se mêlent à la préoccupation du calcul des prix (signe éminent de la modernité) et à la rationalisation :

« Tout en rendant justice aux innombrables services rendus par ces travaux d'irrigation, il ne faut pas se dissimuler qu'un reboisement rationnel et bien conduit permettrait d'en supprimer un grand nombre et par là d'économiser des sommes importantes; c'est là une opinion fort répandue en Valais, et qui attirera, nous l'espérons, l'attention des autorités compétentes. »⁵

Ces explications de l'expert sont dues à Stockalper, ingénieur cantonal, et au mémoire de Blotnitzki⁶. Ce mémoire commandé par la Société romande d'agriculture, imprimé sur demande du gouvernement valaisan et présenté en 1871 à la salle de l'Hôtel de ville de Sion, est du plus haut intérêt, car il constitue une première perception d'ensemble sur les bisses dans la problématique de la modernité. Un rapport semblable avait été établi pour les Pyrénées. Ici, l'ingénieur donne tout d'abord un tableau du Valais eu égard aux catastrophes naturelles et aux régimes des eaux. Puis il montre l'importance de la correction, de l'endiguement et de l'assainissement du Rhône pour équilibrer en amont les bassins versants. A ce premier grand travail collectif doit s'ajouter la rectification des torrents et le reboisement des coteaux fruitiers. S'ensuit une calculation, sur les débits, les frais de travaux et le montage financier. Dans cette vue d'ensemble des eaux en Valais, Blotnitzki analyse ensuite de façon systématique les bisses avec un inventaire des 117 bisses repérés et leurs 1536 km, et donnant les parcours et les sources, les dénivelés, les surfaces arrosées, tant en cultures qu'en vignes, le calendrier annuel, les types d'entretien, les dates de construction et de réparation, les événements naturels, actes et documents d'archives. L'auteur aborde ensuite les problèmes des finances et du prix de l'eau, souligne la passion des Valaisans pour l'autonomie communale, décrit l'usage des bisses selon les jours et les heures et relève que les techniques sont apparemment primitives mais aussi d'un intérêt tant économique qu'agricole et qu'elles sont très pragmatiques. Cette perspective d'ensemble débouche sur des calculations finales. En tenant compte du prix du pied courant entre 1.25 fr. et 1.50 fr. et un coût d'entretien de 6952 500 fr. supporté par les communes, on pourrait arriver à une conclusion chiffrée pour le futur :

- travaux intégraux : Fr. 19 256 160.–
- part de la Confédération : ± Fr. 3 000 000.–
- budget pour l'Etat du Valais : Fr. 16 500 000.–
y compris les travaux dans les petites vallées
- répartition entre les 97 000 âmes : 170 fr. par contribuable
- en l'état actuel, l'amélioration coûterait Fr. 4 millions.

L'auteur donne enfin une liste des améliorations techniques prévisibles portant sur les matériaux de construction, les types de barrages, fermetures, réservoirs, l'ensoleillement des parcours en vue de réchauffer l'eau pour l'arrosage direct, la nécessité de bisses parallèles et le filtrage des alluvions selon la nature des terrains (pente, prés, vignes, fruitières).

Comme on le voit, le rapport de Blotnitzki est capital non seulement pour l'étude de la modernisation des bisses, mais également pour la connotation idéologique que revêt, à un premier regard, la maquette des bisses présentée à l'exposition de 1871 : il s'agit d'une maquette qui doit fonctionner comme modèle de la modernité et de la modernisation, où l'amélioration technique et le calcul financier jouent un rôle de premier plan. On peut donc affirmer ceci : pour une première intention, la maquette revêt une fonction technologique.

Et il semble bien que la fonction de pittoresque et d'archaïsation soit encore absente comme indice d'un déclenchement symbolique aboutissant au concept de Vieux-Pays. En fait, et pour un regard second, la maquette-miniature de Sion, précisément parce que miniature, fonctionne déjà comme *pittoresque* ou typique d'un Vieux-Pays en formation. Si bien qu'on tient par la maquette des eaux et par cette grande maquette elle-même qu'est l'exposition de 1871 dans son ensemble la double perspective que l'on rencontre ici comme en d'autres domaines. Le modèle novateur de modernisation et la miniature archaïsante, signe du mythe d'un Vieux-Pays en formation, s'appellent et se renforcent l'un l'autre. L'un ouvre vers l'événement de la modernisation, l'autre refonde dans le symbole de la nature et de la tradition.

Toute l'histoire moderne des bisses dévoile ce double mouvement de la modernité. Dans la fin du siècle dernier, la modernisation progressive des bisses va peu à peu mettre fin au système traditionnel de l'irrigation. Et parallèlement s'opère le bricolage des restes du vieux bisse en déclin qui va privilégier l'emblématisation du bisse *héroïque* d'en haut au détriment du *banal* bisse d'en bas. De ce dédoublement symbolique, qui mériterait une recherche minutieuse, voici cinq types de documents échelonnés entre le XIXe et le XXe siècle.

En 1894 paraît à Genève le livre d'A. Franzoni *L'aqueduc ou bisse de Savièze*. Avec un texte descriptif bref, l'ouvrage contient surtout des dessins. Le premier livre un historique et une indication sur l'organisation du bisse. L'on s'aperçoit que le rapport de Blotnitzki, expressément cité, déroule toute son influence. Franzoni y ajoute l'évocation déjà classique d'un stéréotype du Vieux-Pays: la lutte héroïque du montagnard face à une terre aride. Quant aux dessins, mélange de planches techniques et de représentations pittoresques, ils concernent exclusivement le bisse-amont en créant ainsi un thème iconique qui va prendre une place majeure dans l'iconographie générale du bisse. Face aux dessins de Franzoni, on pourrait évoquer ce que Roland Barthes dit des planches de la Grande Encyclopédie: statut nouveau de l'objet, conduisant à une rêverie esthétique et nostalgique; renforcement de sa connotation métaphorique introduisant à un monde artisanal de nudité première, de création, de familiarité que vient souligner le matériau principal qu'est le bois, symbole d'intimité et de bonté en même temps que signe du pouvoir de la main et du génie de l'homme⁷. Comme on le voit, la petite iconographie de Franzoni sur le bisse de Savièze constitue déjà un système de signifiants et de signifiés pour la sémiologie générale du Vieux-Pays.

En 1896, à l'exposition nationale de Genève, on édifie le Village Suisse, sorte de matérialisation des planches d'architecture paysanne et montagnarde qui se sont multipliées en Suisse depuis 1850. L'exposition de Sion et la miniature des bisses sont parmi les inspiratrices directes du pittoresque de 1896. Les concepteurs du Village-miniature s'interrogent sur «la manière dont on pourrait avoir de l'eau pour le ruisseau artificiel». Et l'on propose même de fabriquer un *bisse valaisan* tel qu'on l'avait vu à l'exposition de Sion et qui avait remporté un grand succès auprès du public. La proposition n'a pas été acceptée de suite, mais elle indique que le pittoresque et l'emblématisation du bisse d'en haut ont déjà produit leur effet⁸.



Bisse de Savièse, les Branlires, vers 1930 (Raymond Schmid)



Meunière à Chippis, arrosage, vers 1930 (Charles Krebsner)

A la fin du XIXe siècle paraissent les « Croquis valaisans » de Mario avec un chapitre sur les bisse. Après une description ethnographico-historique, l'auteur s'interroge sur la valeur du bisse autre qu'utilitaire. Sa réponse est capitale pour comprendre le dédoublement symbolique dû au bricolage des restes.

S'y ajoute une référence aux Mayens-de-Sion. A lui tout seul, ce lieu, avec la bourgeoisie qui l'habite temporairement et le bisse qui le traverse, mériterait une étude sur la façon dont a été produite par les élites valaisannes le mythe complexe de la Nature et du Valais. Voici le texte de Mario :

« Maintenant, si nous laissons derrière nous les hauteurs où perche le vertigineux aqueduc, voyons comment plus bas il peut nous intéresser, nous autres flâneurs et oiseaux de passage.

» Quant la configuration du sol le permet, comme on le voit, par exemple, aux Mayens de Sion, le bisse n'est autre chose qu'un joli ruisseau ombragé par les sapins ou les mélèzes, coulant sur la lisière des forêts entre deux margelles de gazon ; et il va cheminant ainsi des heures, du même cours paisible et régulier, contournant montagnes et vallons, libre d'entraves, toujours souriant, toujours limpide. C'est ainsi que nous l'aimons. Encaissé dans une bordure de plantes, auxquelles le voisinage de l'eau donne une vigueur peu commune, un sentier, – le sentier de surveillance, – longe le bisse. On le croirait créé tout exprès pour le plaisir et l'étonnement des passants, tant il est difficile d'imaginer quelque chose de plus pittoresque et de plus charmant. Dès qu'on y pose le pied, il vous arrache une exclamation de surprise et d'admiration. Nulle part on ne goûte comme ici le charme de l'imprévu. Et après avoir échappé à la chaleur accablante, aux lourds ennuis de la plaine, quelle sieste réconfortante que de retremper son esprit dans le silence parfumé et la voluptueuse fraîcheur de ces ombrages séculaires !

» Que nous marchions en amont ou en aval du bisse, peu importe. Nous aurons de l'air, de l'espace, plus d'ombre que de soleil, du vert plein les yeux. Le sentier côtoie toujours le courant. Il descend avec lui des glaciers ou des lacs, et en bon camarade, l'accompagne jusqu'au bout.

» Voyez-vous ce ruisseau aussi limpide que le verre, glissant sans bruit au pied des grands arbres qui lui jettent leur ombre et leurs reflets ? Pas un pli, pas une ride. Sans le frémissement des plantes qui s'y baignent, on le dirait endormi. Plus loin, réveillé en sursaut par les accidents du terrain, il prend une allure plus rapide, et disparaît tout à coup dans un fouillis d'arbustes, d'où il ressort un peu plus bas pour saluer en passant, d'un murmure discret, les gros blocs erratiques accroupis sur la berge. Ailleurs, par les écluses ouvertes, il se répand en longs rubans d'argent sur le fin velours des pâturages, ou bien, paré de toutes les couleurs du prisme, il tombe de haut avec une sorte de joie furieuse sur les cailloux blancs d'écume. Il bondit, s'élance en bouillonnant sous un pont rustique, deux troncs à peine équarris jetés de l'un à l'autre bord, et le soleil qui luit à travers les arbres, le couvre de paillettes étincelantes. Puis, cet accès d'effervescence passé, à quelques pas de là, il redevient le modeste petit ruisseau que nous avons vu plus haut, coulant paisiblement au milieu des mousses et des fougères.

» Une nuit verte nous enveloppe. Nous marchons sous un dôme de feuillage. Des sapins aux barbes de lichens, les patriarches de ces montagnes, entrecroisent leurs branches sur notre tête. De leurs cicatrices coule une résine d'ambre. D'un côté, la forêt avec ses mystères et ses ombres, ses roches aux flancs noirs ; de l'autre, un rideau transparent de mélèzes et de sapins qui nous ménage de ravissantes éclaircies sur la plaine et les sommets.

» Puis il y a aussi des places ouvertes où, dans un enchevêtrement de jeune verdure et de troncs vermoulus, perce le toit de quelque mayen avec des bruits de clochettes et des voix d'enfants. Des vaches, qui ont grimpé jusqu'au bisse, plongent

leurs naseaux fumants dans cette belle eau claire. Plus d'une, postée au travers du sentier, nous regarde venir, et se détourne en beuglant, tandis qu'à quelques pas leur gardienne, une paysannette court vêtue, dans l'herbe jusqu'aux genoux, lève curieusement sur nous ses grands yeux candides.

» Plus loin... mais nous en dirions tant que nous n'en finirions pas, tant il y a d'attraction pour nous autres, gens des plaines, à muser le long des bisses. Si ceux qui nous lisent veulent en savoir davantage, nous ne pouvons que leur dire : Amis des montagnes, venez et voyez.»⁹

Dans *Un Vieux Pays*, Mario fait aussi attention aux bisses et à une cérémonie qui vient de se dérouler à Vercorin. Cela lui rappelle les « temps antiques ». Et voilà énoncé un autre thème capital dans la fabrication du Vieux-Pays mythique : les restes du paganisme. Sur le rôle du paganisme dans l'invention de la mythologie archaïsante, les bisses, mêlant traditions populaires et interprétations savantes, sont d'un intérêt de premier ordre avec le *bisse des païens*.

En 1920, *L'Echo des Alpes*, organe du Club alpin Suisse, publie une étude de Louis Courthion sur « Les bisses du Valais ».

Il s'agit d'une contribution capitale. L'auteur y discute l'origine, l'histoire, la construction, l'organisation, la gestion des bisses. Cependant, tant le texte que l'iconographie concernent le bisse-amont, même si l'importance de l'arrosage est soulignée. Mais à ce privilège accordé par une étude savante au bisse d'en haut s'ajoutent deux considérations qui iront encore renforcer l'emblématisation d'un bisse au détriment de l'autre. Courthion réserve un paragraphe spécial au *bisse ornement du paysage*. Face aux *adorateurs* de la seule nature pure et vierge, il défend la valeur esthétique de ces *artifices* que sont les bisses, comme les sentiers, chalets, protections contre les avalanches, chapelles. Et parmi tant d'esthétique que produisent les bisses du Valais, il en note les bienfaits pour les golfeurs :

« Lorsque les hôtes du Valais jouent au golf dans l'immensité des pelouses de Crans ou qu'ils se mirent dans les étangs qui les avoisinent, daignent-ils simplement se demander ce que seraient ces étendues fleuries et ces gracieux miroirs sans ce cours d'eau artificiel ?

» Ils n'y verraient plutôt que des mamelons roux et pelés alternant avec des vallonnements fangeux et quelques flaques aux reflets saumâtres.»¹⁰

Ou encore l'esthétique de cet autre lieu fameux :

« Aux Mayens-de-Sion, le bisse de Vex, amené des profondeurs du val de Cleuson à travers de nombreux obstacles et par maints passages scabreux, semble tout à coup vouloir prendre du repos. Aussi traverse-t-il ces lieux enchanteurs en musant et en saluant de son doux clapotis les mélèzes qui l'abritent de leur ombre et les chalets que réfléchit et déforme la moire de son onde étourdie. Le sentier qui l'accompagne à la marge de la forêt, parmi cet essaim de villégiature aristocratique ou bourgeoise, est l'indispensable promenade, le point de rendez-vous de ses habitants éphémères. Il n'est pas moins nécessaire à cette station de plus en plus connue que la Rouvenaz à Montreux, le Hohweg à Interlaken, la Promenade des Anglais à Nice et même la Canebière à Marius et Baptistine. »¹¹

Seconde considération, Courthion interroge « Les bisses dans l'avenir » où il indique que jamais on ne s'était préoccupé de les présenter comme un objet d'intérêt esthétique et touristique. Il indique qu'avec le *viol* dont sont atteints

certaines lieux du Valais, les touristes sont conduits à chercher plus profondément les secrets, comme les bisesses. A cela vient s'ajouter qu'avec les incertitudes de la science et de la technique, les bisesses pourraient encore servir de façon inattendue.

En 1948, l'abbé et naturaliste Ignace Mariétan, publie à Neuchâtel, dans la collection « Trésors de mon pays », l'ouvrage *Les Bisesses. La lutte pour l'eau en Valais*. Précédé d'un texte bref, il s'agit d'un véritable petit traité de 65 photographies de Charles Paris. Les images viennent ici consacrer l'émblématisation définitive du bisse d'en haut, seules quelques-unes étant réservée à l'arrosage. L'ouvrage d'Auguste Vautier *Au pays des bisesses* publié à Lausanne en 1942 avait déjà opéré cette dissociation, même si le bisse d'en bas et l'arrosage y sont évoqués.

Quelles sont les conséquences pour le chercheur de la production d'un regard et d'un discours spécifique sur le phénomène *bisse*? Elles sont de deux ordres. Pour le présent et le futur, tout d'abord, il est possible de mieux comprendre comment le bisse, élément thématique inventé du Vieux-Pays, lui-même inventé, est tout prêt à devenir le bisse médiatico-touristique du Disneyland alpin qui s'édifie sous nos yeux. Pour le passé, le chercheur est conduit à opérer une distanciation avec ce qui a été acculturé jusqu'à devenir un inconscient collectif visant à emblématiser, à esthétiser et à sélectionner le bisse-amont au détriment de la totalité du bisse et de la totalité sociale. Avec le bisse comme avec tout le reste, nous sommes face à un socle épistémologique nouveau qu'édifie la modernité en donnant à voir et à entendre le reste selon ses propres critères de visibilité et de lisibilité. On pourrait même dire que, sur ce point, la modernité produit une double archéologie spécifique du bisse : celle qui est, dans le paysage, le terrain de l'archéologie classique et celle que désignait Michel Foucault dans l'ordre du discours et dans l'ordre du visible. La déconstruction de cette invention historique permet de construire une approche globale dont nous ne pouvons donner ici que l'esquisse.

Construction d'une problématique nouvelle

Cette problématique doit lier, avec toute la prudence requise, restes dans le paysage, archives classiques et mémoire orale. Cette dernière est souvent la seule source disponible pour l'étude du bisse-aval et de l'arrosage. Dès lors, dans une perspective anthropologique, on peut livrer le dessin général d'une telle approche en distinguant 3 types de civilisation : traditionnel, moderne, actuel.

Pour la civilisation traditionnelle (dont le terme doit être pris avec prudence, car le traditionnel a toujours été traversé par la dimension historique), le bisse permet un renouvellement de la théorie communautaire, du pouvoir, de l'approche technologique, de l'imaginaire et de la quotidienneté.

1. La logique communautaire désigne le fait que la civilisation traditionnelle dans les Alpes, et quels qu'aient été ses aléas historiques, a tenté de se traduire dans un système communautaire dont j'ai esquissé pour ma part le type idéal (au sens weberien du terme). Cette logique et ce système peuvent être énoncés ainsi :

la communauté paysanne s'est constituée de façon progressive par tâtonnements internes, par emprunts externes, par adoption dans un lieu de modèles éprouvés ailleurs, par des événements qui nous sont inconnus. Mais, une fois achevée, la communauté constitue l'une des réponses possibles à la question fondamentale de l'ancienne société paysanne : comment assurer l'équilibre entre ces trois composantes de base, les hommes, les bêtes et la terre ?

Nous ignorons comment les hommes se sont posés cette question, de façon consciente ou inconsciente. Nous savons que l'équilibre entre les hommes, les bêtes et la terre a connu de graves ruptures. Mais nous devons reconnaître qu'il y a une véritable réussite rurale accomplissant une sorte d'équilibration temporaire entre le nombre des hommes et les ressources disponibles. Les divers articles, même les plus surprenants des règlements communautaires, dévoilent, éclairés par cette hypothèse d'équilibration, ce que l'on peut désigner comme la logique communautaire. Cette logique répond à quelques principes fondamentaux découverts par l'expérience et la tradition :

a) Être ensemble. Il y a ici comme l'intuition ou la perception que la logique du groupe, née de la composante de toutes les forces, vaut mieux que celle de l'individu. Le *nous* passe avant le *je*, disant ceci : « Non seulement on est plus fort lorsqu'on est ensemble, mais on agit mieux. »

b) Maîtriser un territoire précis. Ce principe implique une délimitation exacte de l'espace communautaire et, à des degrés divers, un contrôle sur tous les éléments contenus dans cet espace.



Bisse de la Lienne, bénédiction, 4 août 1903

c) Lier dans cet espace propriété privée et propriété indivise. La logique communautaire veut ici articuler, en particulier, la gestion de l'un des modes de possession sur l'autre et faire qu'ils soient indispensables l'un à l'autre.

d) Assurer l'équilibre entre conserver et consommer. Face à la nature, il s'agit de combiner des opérations de conservation et de renouvellement d'une part, d'usage et de consommation de l'autre.

e) Assurer l'équilibre entre le nombre et les ressources disponibles. C'est l'exigence concrète de la question fondamentale formulée plus haut : comment, par des mesures pratiques, permettre au nombre de ne pas excéder les ressources ? De plus, comment éviter les *intrus* ?

f) Donner au groupe sa dimension sacrée. Dans cette civilisation où nature et surnature s'interpénètrent sans cesse, il importe que la communauté assume son lien de la terre à la foi et opère, de façon surnaturelle, la maîtrise de la nature.

g) Assurer la division et la gestion du pouvoir. L'ensemble des tâches doit être réparti de façon telle qu'on assure équilibre et transparence entre les membres de la communauté.

h) Donner à l'ensemble sa force de cohésion et sa conscience communautaire par la fête, la parole, la gestion et la théâtralisation du conflit.

Face à ces huit principes, la *communauté-bisse* agit de deux façons. D'une part, elle reproduit parfaitement la logique d'ensemble. Et l'on pourrait presque dire, de façon métaphorique, qu'ayant découvert la logique communautaire, les montagnards n'ont eu qu'à l'appliquer à l'eau. Mais, d'autre part, le bisse pourrait enrichir la connaissance de cette logique elle-même. Et voici sur ce point mon hypothèse.

L'étude des communautés montagnardes et leurs systèmes sous-jacents pose la question de savoir si, dans son équilibration entre les hommes, la terre et les bêtes, ce système n'a pas tendu vers une équation, un chiffre, un nombre qui assurerait une équilibration parfaite. Faute de données quantifiables, on n'a jamais la possibilité de résoudre cette question. Mais c'est ici que le bisse peut se révéler d'une importance majeure, car il a dû, lui, et il a su à travers des modes de calculs divers, répartir sa matière – son eau – selon un coefficient où le nombre des usagers, la surface arrosable et la durée temporelle seraient équilibrés. On pourrait dire qu'en un lieu au nom du système communautaire, celui du bisse, les hommes ont su qu'ils avaient trouvé une répartition mathématiquement exacte. Et l'on pourrait suggérer, mais c'est une affirmation presque gratuite, que l'invention du bisse venait combler ce qu'ils cherchaient obscurément ailleurs. La vérification de ces hypothèses suppose qu'un chercheur, un jour, reprenne l'analyse des différents modes de calculs des multiples bisses, qu'il échappe au piège de l'interprétation par les *usages locaux* et qu'il pose les jalons d'une systémique d'ensemble avec ses invariants et ses différences, pour la totalité des bisses.

2. La dimension du pouvoir doit toujours être prise en compte dans l'analyse des communautés car elle fait voir comment la stratification vient contrecarrer la logique communautaire elle-même. Sur ce point aussi, le bisse reproduit les prises de pouvoir que l'on constate dans les alpages, les communautés de voisinage, les bourgeoisies, etc. mais, de plus, il offre de nouvelles stratégies au pouvoir.

Voici ici mon hypothèse, basée sur l'approche encore partielle de quelques bisses : peut-on déceler dans l'appropriation par les familles riches et puissantes des meilleurs prés l'objectif de se procurer les biens qui soient arrosables de la meilleure façon possible, laissant aux pauvres les prés les moins facilement arrosables ? Il est clair que la vérification ici doit combiner le facteur *arrosage* avec d'autres venant qualifier l'estimation du *meilleur pré* et du *mauvais pré*.

3. L'approche technologique doit répondre à cette question : comment, mis en commun, les *arts* populaires du sentier et du chemin, les *arts* populaires de la construction et du génie civil, les *arts* populaires de l'eau ont-ils enfanté ici cette machinerie spécifique qui constitue le bisse ? Il semble bien que, pour comprendre le type de savoir technique qui est mis en œuvre ici, il faille prendre le bisse dans son ensemble comme une *machine à eau*. Et il semble bien, par ailleurs, que la compréhension de cette machine doive faire appel à la totalité culturelle de ce type de civilisation permettant de comprendre la circularité entre environnement, matériaux, savoir, gestes techniques, matière à produire ou à distribuer. Il faudrait, de plus, se demander, avec le risque d'hypothèses fragiles, si, dans une région donnée, le système des bisses ne correspondait pas à un *régime général des eaux* dont la civilisation traditionnelle aurait eu, sinon le savoir, du moins le pressentiment. De telles hypothèses énoncées avec prudence ont le mérite de faire échapper la construction et l'établissement des bisses aux hasards de l'histoire locale et de les replacer dans la perspective d'une appropriation globale de l'espace par la société montagnarde en question.

4. L'imaginaire lié au bisse se révèle certainement l'un des plus difficiles à décrypter tant des sources importantes font défaut. Il y a, en premier lieu, à relever et interpréter toutes les histoires et légendes créées autour du bisse et il y a, ensuite, à tenter une interprétation d'ensemble de ces récits. Plus profondément, une approche renouvelée doit poser cette question : que signifie, au niveau de l'imaginaire, l'eau-bisse, prise entre les eaux sauvages de torrents et rivières, les eaux dormantes des lacs et marais, les eaux-pluies, malédiction ou bénédiction, les eaux maîtrisées des fontaines ? Oui, que signifie-t-elle au sens où Sébillot s'interroge sur la spécificité de l'eau des canaux et des travaux nés du génie des hommes ? Qui ajoute ici, au niveau du sens, la médiation technique ?¹²

Il ne sera peut-être jamais possible de répondre à ces questions. Mais tout au moins, deux pistes de recherches peuvent être signalées.

La première concerne les sources extraordinaires que contient la mémoire orale et il serait capital sur ce point de savoir comment les montagnards ont rêvé, de façon diurne et nocturne, l'eau-bisse.

La seconde vise à énoncer une hypothèse d'ensemble. Si l'on admet aujourd'hui que la construction des bisses n'était pas totalement indispensable d'un point de vue strictement utilitaire, peut-on alors envisager cette construction comme une matérialisation de l'imaginaire s'appropriant les eaux *sauvages* pour en faire par la médiation technique des eaux *civilisées* et, par ce fait même, médiatiser le sauvage et le civilisé, le sec et l'humide, le non arrosé et l'arrosé,

l'assoiffé et le rassasié... ? Peut-on penser que ces médiatisations jouaient un rôle fondamental dans le système du monde et la cosmologie générale de cette civilisation ? Si le sens et l'intelligibilité naissent par le passage de la nature à la culture, peut-on dire qu'au plan de l'imaginaire, le bisse a rempli cette fonction de translation d'une eau-nature à une eau-culture ?

5. L'analyse de la vie quotidienne du bisse donne un regard nouveau sur le rapport des montagnards à l'eau, à la sociabilité, à la gestion du temps et à l'espace¹³.

Comme on le voit, l'essai de définir une nouvelle problématique globale autour du bisse implique un déplacement d'échelle : il ne s'agira plus désormais d'étudier chaque bisse pris isolément pour en faire la monographie, même si celle-ci demeure utile à titre provisoire. Il s'agira au contraire de tenir ensemble un système de bisses en vue d'une intégration générale et de replacer ensuite ce système dans le lien entre une civilisation traditionnelle et son rapport à l'eau et à l'univers. Cette perspective totalisante est nécessaire si l'on veut comprendre, au stade historique suivant, les liens entre bisse et modernité. Tant d'études doivent être entreprises ici sur la modernisation de l'irrigation. Dans une fourchette chronologique large, entre l'endiguement du Rhône en bas et la construction des barrages en haut, le bisse va être atteint partiellement ou complètement par toutes les modernisations : construction des routes et des ponts, réseau d'amenées d'eau, aménagement des égouts, nouveau système de fontaines publiques, distribution de l'eau aux privés... Un nouveau bisse naît, lui-même bâtard, fait d'installations neuves et de bouts traditionnels avec des matériaux et des techniques importées, aboutissant à la transformation du mode d'arrosage, quand ce n'est pas le déclin et la fin de l'arrosage tout court annonçant la fin de la prairie. Cette mutation et cette fin doivent être situées dans une relation nouvelle à l'eau. Sur les décombres du système communautaire, deux phénomènes s'imposent de façon opposée et complémentaire : il y aura d'une part globalisation de l'eau par canalisation et appropriation de toutes les eaux mobilisées en vue d'une capitalisation et d'une rentabilité maximale ; il y aura d'autre part individualisation de l'eau par ce qu'il est légitime de désigner comme la *révolution du robinet*. Il est hautement significatif de noter que toute une génération paysanne en transition a vécu cette globalisation et cette individualisation de l'eau comme un grand *progrès* par rapport au vieux système communautaire, parce que la situation nouvelle lui apportait, grâce à la nouvelle domestication de l'eau, argent et commodité. Mais lentement les petits enfants de cette génération, en bricolant les restes des vieux bisses, ouvriront la voie à la célébration de l'ancien système emblématisé.

Nous sommes actuellement dans cette phase nouvelle de post-modernité dont l'une des caractéristiques, pour les Alpes, est la mobilisation exhaustive de tous les restes en vue de néo-bricolages publicitaires, médiatiques, architecturaux, ou autres... Préparés, ainsi que je l'ai dit plus haut, par un long processus

d'emblématisation, le bisse-reste est prêt pour une étape nouvelle dans le Disneyland alpin. On pourrait même affirmer que le bisse peut être assuré, plus que tout autre reste, d'un regain d'intérêt et de mode, car il satisfait tous les acteurs de la disneylandisation :

1. les indigènes de la génération intermédiaire vont trouver, ici comme en d'autres communautés, l'occasion de faire revivre partiellement et ludiquement l'ancien système, à des fins de sociabilité nouvelle et de mémoire à célébrer ;
2. les indigènes néo-environnementalistes, petits-enfants des paysans et fils de la génération intermédiaire, découvrent ici leur nature et leur montagne ;
3. les écologistes tiennent ici des écosystèmes, des niches particulières en même temps qu'ils peuvent célébrer la nostalgie et l'utopie d'un autre rapport à l'eau ;
4. les promoteurs, les responsables du marketing et les publicitaires trouvent dans le vieux bisse ré-aménagé le thème d'une nouvelle campagne de promotion ;
5. le touriste généralisé, que chacun de nous constitue désormais, peut déployer ici son désir de marche à pied, et de découverte de la nature et des richesses culturelles, chères au tourisme doux ;
6. le chercheur enfin se réjouit de cette mobilisation nouvelle autour du bisse qui pourrait lui apporter des finances nouvelles pour ses recherches, ignorant parfois qu'il participe ainsi lui-même directement à la mise en valeur scientifico-médiatico-écologico-touristique du vieux bisse devenu ultime reste¹⁴.

Mais revenant sur l'ensemble et la complexité des processus en jeu, le chercheur peut aussi exercer sa vigilance épistémologique. Celle-ci pourrait lui permettre de tenter, grâce au bisse, une approche globale nouvelle de la société montagnarde.

Et, au passage, il devra répondre à cette objection. Que valent, me dira-t-on, toutes vos esquisses et vos hypothèses pour les régions montagnardes qui ne connaissent pas le système des bisses ? A cela, on peut répondre que le rapport à l'eau en son fondement est profondément le même dans toutes les sociétés traditionnelles. Et à partir de ce fondement anthropologique universel, on peut montrer comment la concrétisation de cet universel a pris le visage du bisse, prenant ailleurs, d'autres formes concrètes : c'est cette anthropologie autour d'un fondement universel, toujours à formuler avec prudence et à reformuler comme hypothèse globale, qui permet d'étudier le système des variations concrètes dans le temps et dans l'espace et d'échapper à l'ethnocentrisme de l'histoire locale.

NOTES

¹ Hildebrand SCHINER, *Description du Département du Simplon ou de la ci-devant République du Valais*, Sion 1812, pp. 48-49.

² Ph. BRIDEL, *Essai statistique pour le canton de Vallais*, Zurich 1820, p. 316.

³ *Journal de la Société d'agriculture de la Suisse romande*, 1871, pp. 158-159.

⁴ *Ibidem*, pp. 173-174.

⁵ *Ibidem*, pp. 180-181.

⁶ S. BLOTNITZKI, *Über die Bewässerungskanäle in den Walliser-Alpen*, Berne 1871.

⁷ Roland BARTHES, « Image, raison, déraison », dans *L'univers de l'Encyclopédie*, Paris 1964.

⁸ B. CRETIAZ et J. MICHAELIS-GERMANIER, *Une Suisse miniature ou les grandeurs de la petitesse. (Le Village Suisse à l'Exposition nationale de 1896)*, Genève 1984, p. 86.

⁹ Mario***, *Croquis valaisans*, s.d., pp. 64-66.

¹⁰ L. COURTHION, « Les bisesses du Valais », dans *L'écho des Alpes*, 1920, No 7-8, pp. 207-208.

¹¹ *Ibidem*, pp. 207-208

¹² P. SÉBILLOT, *Les travaux publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays. Les routes, les ponts, les chemins de fer, les digues, les canaux, l'hydraulique, les ports, les phares, les mines et les mineurs*, Paris 1894.

¹³ Cf. ci-après mon article « La vie quotidienne du bisse ».

¹⁴ B. CRETIAZ, *La beauté du reste*, Genève 1994.